



DOMINIQUE
DROUIN



Le

Club des dames
d'argent



2

PENDANT



DOMINIQUE
DROUIN



 Libre
Expression

*Toutes pour une,
une pour toutes.*

Chapitre 1

Avril 2020

Le Vieil Homme et la mer, Ernest Hemingway

Avec une ferveur exagérée, Chantal s'emporte dans sa lecture, gonflant sa voix telle la toile de la coquille de noix du pêcheur vétérans, dont le récit relate les faits d'armes. Confiante en présence de compagnes qui la connaissent depuis trop longtemps pour émettre quelque jugement sur son exaltation, elle en beurre épais sur la dramatisation :

— « Quand le vieil homme avait-il atteint l'humilité ? questionne-t-elle, en fixant chacune de son œil noir. Il était bien trop simple pour le démêler. Mais il savait qu'il l'avait atteinte. » Voilà qui est le propre de la vieillesse. Et encore plus lorsqu'on est une femme !

— C'est tout à notre honneur. Les hommes gagneraient à nous imiter, ils iraient peut-être mieux, intervient Denise, un rire au coin de l'œil.

Chantal poursuit, tentant de traduire la nostalgie omniprésente dans le récit de cet échange entre un marin d'expérience, momentanément abandonné par la chance, et un chalutier jeune et inexpérimenté. Elle a beau hausser le ton d'un cran, essayer de ramener à l'ordre ses complices, elle doit se résoudre à admettre que l'attention des unes et des autres se dissipe. Lise, l'écran de son

cellulaire planté sous le nez de Claire, sa voisine de table, incite celle-ci à la rigolade. Elles ont l'air de deux enfants d'école. Françoise, comme pressée de partir, ramasse les bols à soupe. Un imprévu vient compléter le tableau : à la porte d'entrée, le bruit d'une chute, suivi d'un appel, d'un marmonnement diffus, en fait.

— Maudite marche ! Elle est trop haute ! s'exclame Jojo, se relevant péniblement après s'être retrouvée allongée, face contre sol, dans le couloir de l'entrée. C'est quoi, toutes ces bottes partout ? C'est donc le bordel ici !

— Elle est soûle, commente Lise, agacée.

— Ah ben, madame Pête-Sec ! Toujours le petit commentaire bien placé ! rétorque Jojo, à pic et prête à défendre son honneur, de plus en plus malmené par chaque nouvelle récidive.

— Continuez, je la ramène chez elle, puis je reviens ! annonce Françoise, traversant l'appartement au pas de course, rejoignant Joanne, sur le bord du vomissement. Viens-t'en, ma belle, tu vas être plus à l'aise chez toi, dit-elle à son amie, semi-assommée par sa chute et que toute résistance semble avoir quittée subitement.

Pour créer une diversion et maintenir l'intérêt des membres du club, Chantal enchaîne sur le sujet de l'heure : cette épidémie, tellement grave qu'elle a causé son dix millième mort en sol québécois au cours de la semaine, des personnes âgées majoritairement.

— On peut concevoir notre âge comme une malchance. Mais ça serait se résigner... Moi, je pense que nous détenons un certain savoir et de la pratique. Et je suis convaincue qu'on peut passer au travers, peut-être même mieux que les plus jeunes... Si on fait ce qu'il faut.

— Je ne demande qu'à te croire, murmure Micheline, un peu sceptique.

— Il faut prendre les moyens, par exemple, précise l'hôtesse, sur un ton militaire. Si vous suivez mes consignes,

personne dans cet immeuble ne contractera le virus. Je vous le jure.

— Eh bien, conclut Claire, soufflée par le ton solennel du discours, tu ne manques pas de confiance en toi.

— L'expérience, Claire, l'expérience... Ça, j'en ai!

*

L'état de pandémie ayant été déclaré la veille, Lise, comme le pêcheur d'Hemingway, se demande si la chance ne les aurait pas abandonnées, elle et sa petite famille, encore bouleversée par le décès subit de Patrick. Elle qui au départ voyait cette mort plutôt comme une bonne chose s'étonne de constater qu'un homme aussi colérique et imprévisible puisse avoir été à la fois un père significatif pour ses fils et un amoureux marquant pour Karine, dont le deuil s'avère difficile. Les garçons ont le caquet bas, Karine s'est assombrie. Si elle avait fait des études classiques, Lise dirait qu'elle en perd son latin...

— Le déficit est inévitable. C'est d'autant plus une bonne année pour déduire les pertes, s'entend-elle répondre à son client sur un ton qui se veut rassurant.

— Je ne tiendrai pas encore longtemps. Si ça continue, je vais faire faillite.

— Le gouvernement a promis des mesures pour soutenir les entreprises...

— Peut-être, mais en attendant, les chiffres que je déclare pour cette année fiscale sont désastreux. Je suis désolé, mais je vais devoir me charger moi-même de ma comptabilité. Quand je pourrai vous payer de nouveau, je vous reviendrai. Si jamais ça arrive...

Lise ne peut qu'endosser la position de son client croulant sous les dettes et dont le centre de conditionnement physique, paralysé depuis le début de la crise sanitaire, tourne dans le rouge sang. Stressée néanmoins par la

mauvaise nouvelle, elle ajuste ses écouteurs, un tic nerveux qu'elle a développé depuis qu'elle ne communique plus que par écrans interposés, et tente de négocier pour conserver quelques heures de travail par mois. Anthony, en pleurs, ouvre la porte de la chambre et se précipite sous le lit, à la recherche de sa figurine de chevalier. Déstabilisée par l'intrusion de l'enfant et affligée par le manque de professionnalisme engendré par la situation, elle parvient tout juste à retrouver son sérieux et sa contenance lorsque Karine se pointe à la suite de son fils, attrape celui-ci par le fond de culotte, le grondant pour avoir dérangé sa mamie. Malaise. Lise interrompt sa phrase, reste sans mots. Devant elle, sur l'écran de son ordinateur, refermant ses dossiers et s'affairant à autre chose, un client s'ajoute à ceux qui tombent comme des mouches parce qu'ils n'ont plus besoin de ses services de technicienne en comptabilité. Elle aussi se demande comment elle va faire... Le visage du client s'est figé : il a quitté la réunion. Elle soupire.

Bientôt 13 heures. Elle éteint tout et va écouter le point de presse du premier ministre sur l'état de la situation.

*

« Parfois, il faut s'habituer à ce qui étincelle, avant de pouvoir le regarder en face », lit Françoise. Elle observe Jojo du coin de l'œil, le nez dans son assiette, picorant avec parcimonie, honteuse. La pauvre fait pitié, envahie par l'implacable culpabilité découlant de ses intenses dérapages, se refusant obstinément à admettre un problème de consommation de plus en plus handicapant qu'elle ne parvient pas à surmonter. Le vieux pêcheur d'Hemingway ne scrute que la lumière du soir, tandis que Jojo, elle, s'entête à garder les yeux clos. Venue assurer une présence bienveillante auprès de son amie, Françoise répond à son patron sur son cellulaire. Cet homme, qui s'est montré

jusque-là juste et honnête, l'invite à se préparer : bientôt, il coupera des postes au sein de l'agence. Comme elle fait partie de la cohorte des derniers employés embauchés, il lui faut s'attendre au pire. Ne trouvant rien d'autre à dire, elle remercie celui-là même qui la mettra sous peu au chômage. La conversation se termine sur une note pessimiste. Jojo souffle sur son café trop chaud, ne manifestant pas une once de compassion... Pour se secouer, elle se lève, se dirige vers l'évier de la cuisine et s'attaque à la vaisselle.

— Tu caches des bouteilles ? Il y en a un peu partout. Je comprends pas, lance Françoise.

— J'ai peur d'en manquer. Qu'ils ferment la SAQ. C'est rendu que je pense juste à ça, marmonne Joanne, qui éclate en sanglots. J'en peux plus, je te jure...

— Tu dois aller dans un centre spécialisé pour entreprendre une vraie démarche. Denise est prête à t'accompagner là-dedans. Elle est la mieux placée pour te comprendre et pour t'aider. Mais il faut que tu le veuilles et que tu lui demandes son aide.

— Il me semble que je fais rien que ça, quêter à tout le monde. Je me souviens même plus de ce que je dois à qui, réplique mollement Joanne.

— Arrête. Veux-tu qu'on y aille ensemble, chez Denise ?

*

Jamais, au grand jamais, elle n'aurait pu imaginer un désordre aussi complet. Plus elle le déserte, plus Rémy l'occupe, et plus l'appartement de Côte-des-Neiges se transforme en capharnaüm. Dès le hall d'entrée, un combat s'enclenche contre les retailles éparses sur le plancher, les rebuts de bois se coinçant sous la porte.

— Un blitz de ménage, Rémy, ça te tente pas ? Une fois par mois, sale pas sale, tu nettoies et tu ranges.

— Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour Marie Calvet me parlerait de ménage, je ne l'aurais pas cru, lui répond-il, sa tasse de café à la main, enveloppé dans ce qu'il appelle sa robe de chambre, une loque quasi transparente tellement elle est usée.

— Pas de blagues : on doit mieux s'organiser, mettre de l'ordre. Si jamais on passe en mode virtuel et à distance, il faut qu'on soit structurés, que nos tâches soient claires et que nos lieux de travail le soient aussi.

— Tu parles comme une fonctionnaire. Tu me fais *freaker*... Ça achève, ces niaiseries-là, capote pas : je te parie que d'ici deux semaines tout va être rentré dans l'ordre.

— Chantal nous a fait un exposé : elle jure qu'on est loin de la sortie du tunnel. Elle en connaît un bout sur les pandémies. Elle nous a conseillé d'agir comme si on en avait pour deux ans.

— Deux ans... Eille ! Courons vite acheter du papier cul, nous aussi ! rétorque-t-il avec un sourire.

— Je suis sérieuse, Rémy. Il vaut mieux prévenir, déterminer ce qui se vend le mieux dans notre *business*, concentrer la production, systématiser le travail...

La conversation se poursuit : la hausse marquée des derniers mois pour les ventes en ligne impose une réflexion plus rigoureuse sur l'organisation et la répartition des tâches. Les deux associés conviennent que, tant qu'ils le pourront, ils poursuivront conjointement la fabrication à Montréal durant la journée, tandis que Marie se chargera des tournages à son condo en soirée, laissant à Rémy le soin de l'envoi des commandes à l'atelier. Satisfaite de leur mise au point, elle s'apprête à enchaîner sur la nouvelle augmentation du prix du bois quand Rémy, assis sur son tabouret rouge, laisse son peignoir lentement se détacher, pour dévoiler sans pudeur son sexe en érection.

— Qu'est-ce qui se passe...

— Rien. Je te trouve belle. Tu m’excites, lui répond-il avec dans l’œil cet air coquin auquel elle ne résiste pas.

*

Son fils, avachi devant le téléviseur, le regard rivé sur l’écran, l’exaspère. Sa paresse et sa nonchalance risquent d’entraîner une détérioration de sa condition physique. Indifférent aux reproches, il ne semble pas comprendre grand-chose aux histoires qu’il suit pourtant des heures durant, fasciné. Quand elle l’interroge, il ne lui répond que par un vague grognement. Comme il a régressé ! Et si rapidement ! Quelle erreur ç’a été d’installer une télévision dans sa chambre pour le distraire après l’annulation de ses ateliers supervisés. Elle qui croyait faciliter leur intégration au condo, elle l’a compliquée, au contraire. Louis apprécie désormais son confort et son immobilité, et ne veut plus revenir en arrière.

Micheline salue son fils en forçant sur la bonne humeur ; elle tire les rideaux, entrouvre la fenêtre. Chaque matin, quand elle pénètre dans la pièce et aperçoit ce corps d’homme, elle a un mouvement de recul tant les soins requis par son fils n’ont rien en commun avec l’état d’adulte ; elle ne s’habitue pas à l’abysse entre les deux. Avant de se diriger vers le lit et d’affronter son opposant, elle se prépare mentalement au combat qui l’attend, bien décidée à donner un grand coup :

— Il est 9 heures, mon chéri... lance-t-elle alors que le regard de Louis s’assombrit immédiatement. Aujourd’hui, on commence les exercices au parc ! Tu t’en souviens, hier on en a discuté...

Dans un mouvement lent, tandis qu’elle s’approche, elle le voit qui ferme les yeux, se drape dans ses couvertures et se retourne pour faire face au mur. Comment entrer dans son monde, renverser la vapeur pour aller du côté du

progrès ? Chaque journée qui passe semble l'éloigner toujours un peu plus de la réponse à cette question qu'elle se pose sans cesse. Faut-il forcer la communication ? Imposer une routine ? Ou laisser Louis s'enfoncer dans son univers solitaire et vivre comme il lui plaît ? Dans un mélange de douceur et d'autorité, elle tire l'édredon, découvre un cercle mouillé d'urine. Humilié, Louis menace de s'emporter, poussant des cris aigus, comme des avertissements.

— C'est pas grave, mon Loulou. On va te laver avec des bulles, annonce-t-elle en tentant de rester positive et de surmonter l'envie de hurler qui l'assaille.

*

Dès qu'elle franchit les portes vitrées du magasin, la peur de contracter la maladie l'envahit, sa respiration se fait plus courte. Par moments, elle craint de perdre connaissance et de s'écraser, la tête dans les ananas, dans l'immense magasin d'alimentation à grande surface qui fait la fierté des gens des environs, car il offre aussi vêtements, produits naturels et pharmaceutiques. Claire est de corvée cette semaine : c'est à elle qu'incombe la responsabilité d'effectuer l'épicerie collective. Chacune des membres du groupe a noté ses besoins, et plusieurs ont d'ailleurs une écriture illisible, ce qui alourdit et prolonge les emplettes. Masquée, Claire pousse son panier, de plus en plus rempli au fur et à mesure qu'elle parcourt les allées, si bien qu'une fois à la caisse elle peut se dissimuler derrière ses achats et lire sa revue à potins, tranquille, en attendant son tour.

— Vous devez avoir une grosse famille, entend-elle.

— Pardon ? demande-t-elle, confuse, relevant la tête pour découvrir le client devant elle dans la file.

Il est grand, élégant, le col de sa chemise blanche dépasse de son trench. Il porte un chapeau, un panama en feutre noir, très classe.

— Vous n’allez pas manger ça à vous toute seule ! renchérit l’autre.

— C’est une commande de groupe, des voisines...

Avenant, son interlocuteur insiste pour lui céder sa place et en profite pour entamer une conversation au sujet des tablettes exceptionnellement vides. Elle acquiesce, s’apprête à commenter mais se ravise : ça n’est pas le moment de discuter avec des inconnus ni d’élargir son réseau de connaissances. L’homme a tôt fait de saisir les réticences de son interlocutrice, qui se détourne et dépose ses achats sur le tapis roulant dans un silence buté. Il n’ajoute pas un mot.

*

La voix tremblante de Joanne, angoissée comme une enfant perdue, l’œil hagard et cerné, recroquevillée et minuscule sur le divan neuf du salon, ramène Denise à l’état dans lequel elle se trouvait une vingtaine d’années auparavant, alors que l’alcool avait pris le dessus sur sa vie et menaçait de la lui détruire.

— J’ai plus de contrôle. Je pense juste à boire. Je fais n’importe quoi, je m’en fous. J’ai dépensé tout l’argent de Tony à acheter des niaiseries, puis à les perdre ou à les donner. J’ai plus rien, là. Je sais plus comment m’en sortir.

— Veux-tu arrêter, Jojo ? Vraiment. Pour toi et pour personne d’autre que toi. Pose-toi la question.

— Je veux, mais je suis pas capable. Si je reste chez nous, je vais avaler du vin, du gin, des pilules, n’importe quoi. Il faut m’enfermer, sinon je vais capoter. Je mens comme je respire. Ça n’a plus de bon sens, Denise. Je suis à bout. Je veux pas mourir, mais franchement, je vois pas d’autre solution...

— Tu veux que j’appelle au centre de désintoxication où je suis allée dans le temps ? Je connais du monde, il y a peut-être de la place.

En pleurs, Joanne acquiesce avec un empressement de désespérée. Elle attrape la boîte de papiers-mouchoirs, s’es-
sue les yeux, se mouche, sanglote de nouveau. Ses gestes
sont nerveux, fous, désordonnés. Denise sélectionne sur
son cellulaire les coordonnées d’un intervenant de la
maison, avec lequel elle est restée en contact toutes ces
années. Au moment de composer le numéro, elle sent le
besoin de préciser :

— Il y a des frais, tu le sais ?

— Non ! Combien ? s’enquiert Jojo, en panique. J’ai pas
une cenne.

— Ça tourne autour de cinq mille dollars, il me
semble...

— Je peux pas me payer ça.

— Tu as combien dans ton compte de banque ?

— Je sais pas. Il me reste peut-être trois mille, si je suis
chanceuse ? Peut-être moins...

— On va s’arranger. Je vais voir s’il y a de la place pour
commencer. Pour le reste, on va trouver une solution.

*

Micheline déniche l’ordinateur portable qu’elle utilisait
autrefois pour travailler à la maison, les soirs et les jours
de fin de semaine, lorsqu’elle présidait encore sa compa-
gnie. Cet objet, à l’égard duquel elle se montrait alors si
indifférente, lui semble aujourd’hui un trésor, évoquant
une période heureuse de liberté et de grandes réalisations.
En un instant furtif, elle revit l’euphorie de la satisfaction
intense ressentie après un effort professionnel soutenu.
*Tout ça est derrière moi. Maintenant, je suis à la maison. C’est
tellement ennuyant...*

— Tiens, mon vieux Mac. Crois-tu qu’il pourra faire ton
affaire ?

— Oh mon Dieu, Micheline ! Tu me sauverais la vie ! Il est tout mince ! Je pourrais le déposer sur mon pupitre dans ma chambre et fermer la porte pour pouvoir faire mes rencontres avec mes clients en paix.

— Je te le prête. Il ramasse la poussière dans mon garde-robe...

Son amie a les yeux d'une enfant devant un magasin de bonbons. Lise saisit l'appareil, le pose sur le bureau, l'ouvre pour s'assurer d'en maîtriser le fonctionnement. Tandis qu'elle examine son nouvel outil de travail, elle confesse à quel point la crise sanitaire bouleverse son quotidien, à quel point il lui est difficile d'effectuer son boulot, coincée qu'elle est dans un cinq pièces et demie en compagnie de deux enfants à la maison, de sa petite-fille aux études et d'un chien qui a la taille d'un poney et qui renverse tout sur son passage ! La vie en temps de confinement n'est pas facile, confesse-t-elle à son amie. Micheline acquiesce : elle-même a perdu la moitié des préposés qui venaient prodiguer des soins à son fils. Et puis, les petites sorties, les courses à la pharmacie, les visites chez le coiffeur, les repas au restaurant, les soirées au cinéma ou au théâtre, toutes ces fantaisies qui pimentaient l'existence ont disparu. Dans sa cage aseptisée, son train-train quotidien s'alourdit, se ternit.

— Depuis deux semaines, je souffre d'insomnie presque toutes les nuits, confesse-t-elle à son tour. Il faut que je dorme si je veux être capable de passer à travers mes journées avec Louis. Mais mes pilules pour dormir me dépriment, c'est effrayant.

— Fais-toi prescrire de la zopiclone, c'est mieux...

Micheline sourit et prend note, s'étonnant de cette complicité qu'elle éprouve envers Lise, une femme discrète avec laquelle elle ne s'était pas vraiment trouvé d'atomes crochus jusque-là. Sa vie a décidément pris une nouvelle tournure...

*

Le nez rivé sur l'écran, Claire achève de taper les lettres de son nom de famille. Elle se sent en faute, comme si elle fraudait. Par-dessus son épaule, les lunettes en équilibre sur le bout du nez, Françoise supervise le processus, l'incite à aller jusqu'au bout, tandis que Lise, un peu en retrait, demeure silencieuse et plus méfiante. Claire frémit : il ne s'agit pas cette fois-ci de perdre son temps, seule dans son salon, à remplir son panier d'achat virtuel, pour tout annuler quand arrive le moment de sortir la carte de crédit et de payer ses effets, comme elle s'amuse régulièrement à le faire. Non, cet après-midi, une fois la dernière étape franchie, elle appuiera sur la touche « Entrée », pour envoyer sa demande d'aide temporaire. Elle grossira ainsi les rangs des bénéficiaires de la Prestation canadienne d'urgence offerte par le gouvernement canadien à tous ceux qui ont perdu leur emploi et qui se sont retrouvés sans revenus à cause de la pandémie.

— Parfait, murmure Françoise. Tu as rempli tous les champs. Lise, peux-tu valider les renseignements avant que je transmette le formulaire ?

— Merci tellement pour votre aide, les amies. J'y serais pas arrivée toute seule, admet Claire pendant que Lise vérifie si les informations consignées sont conformes. Tout est beau, tu peux envoyer...

Prise par sa lecture d'un texto sur son cellulaire, Françoise met du temps à réagir : elle grimace, contrariée.

— Ça marche pas. Il y a un *bug*.

Déjà incertaine, Claire passe proche de tout effacer.

— Je le savais, c'était trop beau pour être vrai, cette histoire de PCU, lance-t-elle, défaitiste, prête à annuler son inscription.

— Attends avant de laisser tomber ! On doit comprendre le problème !

— Il faut avoir gagné plus de cinq mille dollars dans l'année pour être admissible, mentionne Lise d'un ton solennel. Ça doit être ce qui bloque.

Affolée par cette nouvelle information, Claire calcule mentalement ses gains depuis le mois de janvier, angoissée à l'idée de se retrouver sans filet de sécurité pour régler ses dépenses courantes. Depuis qu'elle a vendu sa maison et investi son argent dans son condo, elle a perdu sa marge hypothécaire, ce coussin financier qui la rassurait tant et dans lequel elle pigeait pour combler les manques. Elle se lève, se dirige vers le petit secrétaire où elle range ses talons de paie. D'une main tremblante, elle sort les documents du tiroir, suivie de près par Françoise, tout aussi fébrile. Les deux femmes s'affairent : l'une donne les montants que l'autre additionne, la troisième suivant le déroulement de l'opération, tout en poursuivant ses recherches.

— Cinq mille six cents ! Je suis correcte ! s'exclame Claire avec un enthousiasme digne d'une gagnante au bingo.

— OK, c'est bon, tu n'avais pas inscrit le total de tes revenus. Corrige ta demande. Il faudra se souvenir que les prestations versées ne sont pas imposées, les filles. Mettez-en cinquante pour cent de côté, pour vos impôts de l'année prochaine, précise Lise, professorale.

— La moitié de deux mille dollars par mois, c'est quand même bien mieux que rien ! décrète Françoise, philosophe. À mon tour de calculer combien j'ai touché en salaire. Mon Dieu, faites que je sois admissible !

— Depuis quand tu es croyante, toi ? demande Claire.

— Depuis jamais. Mais si la prière peut aider ma cause...

Claire rit et, comme se lançant dans le vide, appuie sur le bouton.

*

Marie a lutté contre son côté brouillon et a travaillé fort pour parvenir à classer leurs meilleures ventes par catégories. Depuis leurs débuts dans les affaires, Rémy et elle ont développé une gamme hétéroclite d'objets, allant des ustensiles de cuisine en bois raffinés aux guéridons, en passant par les boîtes à bijoux, les jouets pour enfants, les lampes sur pied et les bibliothèques. Créant au petit bonheur la chance, en fonction des matériaux disponibles et de leurs envies, jamais ils n'avaient procédé à un dénombrement rigoureux de leur inventaire.

— Toi qui détestes compter... Est-ce que tu as vraiment fait ça? Toutes ces colonnes, ces pourcentages? demande Rémy, impressionné par la rigueur de l'analyse.

— Au lieu de tourner en rond dans mon condo, j'ai commencé à rentrer des chiffres. Et plus j'avancais, moins j'avais envie de dormir. La tendance observée dans ton article se confirme dans nos ventes.

En effet, la veille, un texte envoyé par Rémy révélait que la pandémie avait provoqué un engouement pour les bêtes de compagnie. Si bien que tous deux conviennent qu'il vaudrait mieux désormais concentrer leur production sur les produits animaliers. Marie suggère aussi de systématiser l'organisation des commandes pour réaliser une économie d'échelle et faire en sorte que chacun des deux partenaires soit plus efficace et plus autonome.

— Toi, tu t'occupes des articles pour chats et moi je m'occupe de ceux pour chiens, par exemple. Et si jamais je peux plus venir travailler à Montréal, toi, tu produiras tes objets et moi je fabriquerai les miens, au minimum ceux qui demandent moins d'outillage, parce qu'au condo, je manque d'espace. De cette façon-là, les livraisons ne seront pas stoppées et on formera deux cellules indépendantes.

— Et tu continueras de tourner les vidéos à ton appartement?

— Oui, mais, au pire, je ferai l’envoi de mes commandes et toi tu t’occuperas des tiennes. La clientèle continuera d’être bien servie. Et notre entreprise aura peut-être une chance de survivre.

D’un commun accord, ils décident d’orienter leurs activités vers les produits les plus demandés, soit les coussins et les bols pour chiens et chats, les niches, les arbres pour les félins et les accessoires pour les rongeurs. Ils s’entendent sur une procédure, qu’ils formulent et rédigent, processus plus exigeant qu’il n’y paraît ; c’est une chose d’exécuter une tâche, c’en est une autre de la mettre sur papier. Et voilà Marie en train de raconter à Rémy combien Ernest Hemingway sait y faire pour décrire le travail du vieux pêcheur, la précision de chacun de ses gestes, la puissance de ses intentions. De la même façon, son travail manuel est imprégné de ses expériences de vie, de ses réflexions profondes. Et c’est ce qui fait la différence entre un artisan et un autre qui exécute des objets en série...

— Me le passerais-tu, *Le Vieil Homme et la mer*? Tu me donnes le goût de le lire, avoue l’autre, touché.

Son cher Rémy, homme au cœur tendre et généreux, sensible sous sa nonchalante indifférence, elle l’a aimé tout de suite, dès le premier jour. Et pour décrire ce tremblement qu’elle éprouve, elle n’a pas de mots.

*

L’appel du directeur l’a sortie de sa torpeur. Un miracle se présentait sur sa route ! Quand le poisson mord à la ligne, il faut savoir tirer et s’embarquer dans l’aventure sans trop réfléchir, lui diraient le grand Ernest et son vieil homme. Lorsqu’on lui a annoncé qu’à la suite d’un désistement imprévu une place s’était libérée pour elle, il lui a fallu rassembler ses forces et son courage pour accepter. Eh oui, toujours partante, elle se présenterait le soir même

à l'accueil du centre de désintoxication. Eh oui, elle investit ses dernières billes dans une cure de trois semaines.

« Je ne sais pas quoi apporter. J'angoisse raide. » Une heure après l'envoi de son texto, elle trouve Denise à ses côtés, l'aidant à préparer sa valise :

— Ta soif est comme l'espadon du pêcheur : elle cogne au début et se rebiffe, passe proche de te faire couler tellement elle est rétive. Alors, donne-lui de la corde et laisse-la se fatiguer. Tu l'auras à l'usure, si tu sais te montrer courageuse et patiente.

— Je suis terrifiée...

— Rien de plus normal. Montre à ta peur que c'est toi qui mènes, lance Denise, soulevant sa valise du sol et lui tendant la main. Viens. Fais face.

— Merci, répond Jojo, prise par une envie de pleurer.

*

Les planchers, lavés à la grandeur, étincellent. Les jouets des garçons les attendent dans leur chambre commune. L'appartement respire l'ordre et la propreté. Lise, fière de son labeur, va pour se poser les fesses sur le fauteuil de sa chambre, espérant lire les actualités du jour sur sa tablette électronique, quand un bruit sec annonce l'arrivée de sa petite famille, partie s'éventer sur les rives de la rivière des Mille-Îles. Karine salue à la volée, s'extasie sur le ménage, tandis que Théo et Anthony remarquent l'odeur de citron flottant dans l'air. Heureuse de savoir les siens rentrés, Lise dépose son appareil, rejoint les garçons dans le couloir. Masqués comme leur mère, ils ont tous trois des allures de cambrioleurs auxquelles elle ne s'habitue pas. *Vivement le retour à la normale...*

— Votre escapade vous a fait du bien ! Tu as l'air de bonne humeur, ma chouette, lance-t-elle à sa petite-fille, tout en lui collant un baiser sur la joue.

— C'est surtout que j'ai bien réfléchi. Je vais lâcher ma *job*, mamie. Depuis que ma décision est prise, je pèse cent livres de moins.

— Je croyais que tu aimais ça, sortir d'ici pour aller faire tes heures à la pharmacie.

— C'était pas vrai. Déjà avec l'école à la maison et mes cours en ligne, j'en ai par-dessus la tête. En plus, je me suis rendu compte que je n'étais pas obligé de travailler...

— Ah non ? Comment ça ?

— J'ai su que le gouvernement offrait de l'aide pour les étudiants. Je suis allée voir sur le site et je vais gagner plus à rester chez nous tranquille qu'à prendre la chance d'attraper le virus et de te le transmettre.

Affichant ses réserves, Lise invoque les bienfaits d'un labeur régulier sur l'équilibre psychologique, ajoute que ça n'est pas normal pour une jeune femme dans la vingtaine de demeurer enfermée toute la journée, qu'elle pourrait perdre sa motivation. Karine écoute un moment, puis soulève la quantité effarante d'exercices scolaires imposée aux garçons, en plus de ses propres devoirs :

— Je risque juste d'être un peu moins débordée ! observe-t-elle, révélant sa fatigue.

Elle-même très ralentie dans ses activités professionnelles, car bon nombre de ses clients n'ont plus besoin de ses services, Lise offre spontanément de superviser les devoirs d'Anthony et de Théo, ce à quoi Karine s'oppose, estimant que cette tâche est trop importante pour qu'elle la délègue. Piquée, Lise réplique qu'elle a ses diplômes. Karine s'empêtre en cherchant à rectifier ses propos... Le ton monte d'un cran. Lise s'en fait intérieurement la remarque : depuis la mort de Patrick, sa petite-fille, habituellement ouverte aux échanges, gentille et aimante à son endroit, s'est refermée sur elle-même, ne cherchant plus à discuter et s'emportant pour des riens avec ses fils.

— Je te connais, mamie, la vérité, c'est que tu aurais honte que je touche la prestation d'aide du gouvernement. Mais il me semble que tu es mal placée pour me faire la morale, parce que toi-même, tu as aidé tes amies à remplir leur demande, non ? Pourquoi, quand c'est moi, ça deviendrait inacceptable ?

Lise reste un moment le souffle coupé ; elle se mord la lèvre pour retenir sa frustration. Mal à l'aise, surprise elle-même par la férocité de sa répartie, Karine ajoute, pour tenter de nuancer :

— J'ai le goût de prendre un *break*. J'en ai vraiment besoin. Juge-moi pas, OK ? C'est déjà assez difficile comme ça...

— Je comprends, répond Lise sans conviction. Le souper est dans le four. Mangez sans moi. J'ai plus faim.

Blessée, elle prend le chemin de sa chambre, où elle passe le reste de la soirée à ruminer, en espérant que Karine cogne à sa porte, vienne s'excuser, lui tombe dans les bras et qu'elles se réconcilient à grands coups de câlins.

*

Sachant Chantal sortie pour la journée et que l'immeuble était donc sans surveillance, elle a contrevenu aux règlements sanitaires imposés par son amie et appuyé sur le bouton qui débarre automatiquement la porte d'entrée. Un jeune Indien enturbanné et masqué s'est présenté chez elle, une boîte en équilibre sur le bout de ses doigts, avec le sourire caractéristique d'Amazon lui faisant face. Sans un mot, le livreur lui a posé son trésor entre les mains. Cette livraison inattendue l'a rendue folle de joie ! Micheline a remercié l'homme, déjà reparti à la hâte dans l'escalier, a refermé la porte et couru à la cuisine pour déballer le colis avec autant d'excitation qu'un enfant devant ses cadeaux de Noël. Indifférent, allongé devant le téléviseur, son fils n'a pas réagi, captivé par les images.

— Ton ensemble de peinture tactile ! Louis ! Ta gouache est arrivée ! s'exclame-t-elle en retirant marqueurs, pinceaux, pots, toiles et tablettes qu'elle a commandés la semaine précédente.

Elle aligne les tubes sur la table, à côté d'une feuille cartonnée immaculée. Une envie de dessiner la prend, émergeant de l'enfance et du temps de l'innocence. Son crayon court sur le papier où elle trace les contours d'une fleur, puis de deux et bientôt d'un bouquet. Elle se plaît à détailler son œuvre en un ensemble de lignes fines et s'y perd. Plus rien n'existe que cette composition, qu'elle colore, d'un trait à un autre, plongeant les fibres dans la peinture, s'abandonnant complètement à son plaisir, ses pensées se diluant dans une déclinaison de couleurs. Pendant presque une heure, elle oublie les crises, les convulsions, les blessures que Louis s'inflige de façon incompréhensible à ses yeux. Et quand elle relève la tête, elle se rend compte qu'il est là, l'observant, le chagrin dans le regard.

— C'est comme à ton atelier, hein... Ça te manque...

— Papa... je m'ennuie, répond-il avec une tristesse telle sur son visage qu'elle défigure ses traits.

Comme sa mère, Louis n'arrive pas à pleurer. Micheline pose ses pinceaux, se lève, s'approche et enlace son fils avec maladresse, gênée qu'elle est de se sentir si dépassée, vulnérable, impuissante. Une tourterelle triste roucoule à l'extérieur ; dissimulée sur la corniche, elle chante la nostalgie des abandonnés.

*

S'efforçant de garder les yeux clos, Chantal se dirige à tâtons vers la salle de bains. Elle sait qu'au retour, si elle jette un œil sur son cellulaire posé sur la commode face à son lit, c'en est terminé de sa nuit et de son sommeil. *On s'en fout de l'heure qu'il est : tu ne regardes pas !* Cette seule

interdiction suffit à déclencher les mécanismes de veille dans son cerveau. Et la voilà repartie dans ses pensées : demain, elle commandera des masques, pour les déposer à l'entrée de l'immeuble, à la disposition des dames, lorsqu'elles entrent ou sortent. En Asie, le port du masque est obligatoire depuis belle lurette ! *On devrait faire pareil ici...* Elle attrape son téléphone ; il est 4 heures du matin, moment fatidique où, si elle s'active, elle ne se rendormira pas. Tant pis ! Autant utiliser ce temps à bon escient. De l'index, elle compose son code d'identification, puis procède à son achat en ligne. Le matériel lui sera livré dès le lendemain, ce qui la rassure un instant. Mais à peine se sent-elle un peu plus détendue qu'une nouvelle inquiétude l'assaille. Elle reprend son téléphone, effectue une seconde commande semblable en tout point à la précédente, sauf pour l'adresse de livraison : cette fois, les équipements de protection seront envoyés chez Ninette Morin. Jean-Philippe comprendra. *Cinq heures trente*. Il faut dormir : une grosse journée l'attend. Relaxer, la belle affaire... Elle se tourne et se retourne dans son lit, incapable de fermer l'œil. Harassée, elle finit par allumer, saisit le roman d'Hemingway, l'ouvre et tente de se laisser apaiser par sa lecture. « Il faut dormir », dit le vieux. *Il faut dormir*, s'ordonne-t-elle, plus tendue encore, sachant que c'est foutu pour son sommeil et qu'elle va se lever d'une seconde à l'autre...

*

Avec l'aide de Jenny, son intervenante, elle décoince la fermeture éclair de sa valise ; les vêtements empilés, froissés et sales se dévoilent. Dans sa tête, les choses ne devaient pas se passer comme ça ; elle s'imaginait qu'on lui foutrait un peu la paix. Mais voilà que le bouchon d'une malheureuse bouteille émerge d'un amas de linge, entre des paires de

petites culottes, éclatant comme la honte, brillant comme le remords. Elle pose la main sur le contenant de verre, de quelques millilitres pas plus, pour le cacher, mais l'autre a vu son geste :

— Qu'est-ce que tu fais avec ça, Joanne ?

— Rien. Je m'excuse, je vais la vider.

— Qu'est-ce que tu penses ? En principe, tu es dehors, automatiquement. Tu quittes le centre, tout de suite, là, maintenant. Il y a une file d'attente longue comme le bras de monde qui veut ta place.

— C'est une erreur, une grosse connerie. Je sais pas pourquoi j'ai fait ça. J'avais trop peur. C'était pour me rassurer, mais c'est con, vraiment.

— Tu me donnes ta bouteille et tu vas t'expliquer avec le directeur. Est-ce qu'il y en a d'autres, comme ça, dans tes affaires ?

— Je te jure que non, c'est la seule. Puis elle est toute petite... Je m'excuse, j'ai merdé, bafouille-t-elle, incapable de retenir ses sanglots. Je vais mourir si je viens pas ici. Donne-moi une chance, OK ? Je t'en supplie.

— C'est pas à moi de te donner une chance, Joanne, c'est à toi d'arrêter de te trouver des excuses. Viens-t'en chez le directeur...

Une envie lui prend de renoncer, de rentrer chez elle pour en finir. Que tout s'arrête. Enfin. Mais son condo est occupé, loué par une Américaine en transit, ce qui lui a permis d'assumer les frais de sa cure. *J'ai même pas de place où mourir en paix.* Aussi s'avance-t-elle lentement jusqu'à la porte qui, en s'ouvrant, laisse pénétrer un souffle de vent revigorant. Et puis, surtout, cette phrase, murmurée par Jenny au moment de s'engager dans le couloir, lui redonne des forces :

— Tu n'es plus seule, Joanne...

Rompue et brisée par son combat tant de fois perdu, comme le pêcheur d'Hemingway, elle s'abandonne.



Retrouvez avec bonheur vos lectrices soixantaines, bien installées dans leur immeuble en copropriété. Suivez les huit héroïnes durant les deux années de la pandémie, avec tous les bouleversements que celle-ci implique. Comme dans le premier tome, chaque chapitre évolue autour d'un livre au programme du club de lecture des dames, qui entraîne conversations et réflexions au sujet de leurs vies, de leurs accomplissements, de leurs échecs, de leurs désirs... Le roman met en lumière les amitiés touchantes entre ces femmes, présentes les unes pour les autres, beau temps, mauvais temps.

**Deuxième opus d'une trilogie
dont le dernier tome se déroule
après la pandémie.**



Professeure de scénarisation, auteure et scénariste depuis plus de trente ans, Dominique Drouin a fait ses classes aux côtés de sa grand-mère, Mia Riddez, en scénarisant avec elle *Terre humaine* et *Le Grand Remous*. Depuis, elle a prêté sa plume à plusieurs projets télévisuels : *L'Échappée*, *Parents malgré tout*, *Ramdam* et *Watatatow*. À partir de 2014, elle a publié la saga *De mères en filles*, chez Libre Expression. Ont suivi, aux Éditions de l'Homme, les romans *Julie*, *Hélène*, *Réjanne*, *Alicia*, *Marie-Pier* et *Ingrid*, compléments à la série télévisée *Yamaska*, écrits avec Anne Boyer.



ISBN 978-2-7648-1536-6

